

Janette Bertrand

Le Bien des miens



roman

10
10

Janette Bertrand

Le Bien des miens

Roman



GERMAINE

Dans l'immense cuisine de sa superbe maison du boulevard Gouin, elle sirote un thé du Labrador. Elle a déjeuné de céréales granola et de petits fruits, et a engouffré vingt-deux pilules et granules naturels.

Chers enfants ! Maudits enfants ! Comme je les aime. J'ai beau être pleine aux as, tout ce que j'ai à moi, pour vrai, c'est ma progéniture. L'argent peut m'être enlevé mais mes enfants, je les ai à la vie à la mort. Pas une journée, pas une heure, pas une minute sans que je pense à eux, sans que je cherche par quel moyen les rendre heureux, leur donner ce qui m'a tant manqué à moi, l'affection, puis l'argent. Ma famille, mon amour, mon tourment ! C'est pas facile d'être mère, chef de famille et chef d'entreprise. J'ai pas le droit à l'erreur. Jamais ! Tu fais de ton mieux, Germaine ! Je voudrais tellement qu'ils s'aiment comme je les aime, aveuglément, inconditionnellement. Ils ont pas l'air de

comprendre que ce que je veux, c'est leur bien. Le bien des miens est ma préoccupation de tous les instants. Ils vont-tu finir par comprendre ? Aujourd'hui, c'est ma fête, j'ai quatre-vingts ans, je veux que des belles pensées ! Je m'aime quand je suis positive. Au lieu de m'apitoyer sur mon âge, je prends la résolution de... de jeter mes idées sur papier pour que Laurence, ma petite-fille qui a une belle plume, écrive mon histoire. Non, pas la mienne, non, l'histoire de Familia, mon entreprise de produits naturels, la plus grosse au Canada, comme dit notre publicité. Je veux que ce soit su par les miens que j'ai fondé et dirigé seule Familia pour le bien de ma descendance, ceux qui viennent de moi et les « rajoutées », c'est-à-dire les brus. J'ai l'air de faire mon apologie mais si je la fais pas, qui va la faire, hein ? Mes enfants me prennent pour acquise et, pour les hommes d'affaires, je suis juste une femme, et vieille en plus. Sérieusement, je veux que Laurence raconte mon histoire pour que mes enfants, mes petits-enfants et mes arrière-petits-enfants sachent, à ma mort, que tout ce que j'ai fait, c'était pour eux, juste pour eux. Ils sont pas toujours d'accord avec les moyens que je prends pour faire leur bonheur, ils comprennent pas toujours mes intentions, mais je sais ce que je fais et où je vais. Je suis la chef de la famille ! Si Dieu était une femme, je serais sa représentante sur terre. Je suis la matriarche d'une famille sans père. Veut, veut pas, mes enfants vont avoir du bonheur dans la vie ou je m'appelle pas Germaine Maltais ! Je me suis donnée à mes enfants comme on entre en religion. Ma mission sur terre ? Garder la paix familiale, donner à mes enfants et à leur descendance ce que j'ai pas eu. À moins que ma petite-fille Laurence écrive l'histoire de ma vie plutôt que celle de Familia ! Non, doux Jésus, il faudrait que ça commence par ma naissance : je sais même pas de qui je suis née... « Née de parents inconnus », comme c'est écrit

sur mon baptistère. Comme si ma mère m'avait pas mise au monde, comme si mon père avait pas planté sa graine dans son ventre. Chaque fois que je pense à ma naissance, j'enrage. Mes enfants, eux, savent d'où ils viennent. De moi ! Je suis l'origine de ma famille. Je suis les racines de l'arbre de vie, mes enfants, petits et arrière-petits-enfants en sont les branches, les feuilles. Non, ça intéressera personne de tout savoir sur mon enfance. J'ai pas eu d'enfance, j'aimais personne, personne m'aimait. Je suis née quand j'ai eu des enfants, des enfants à aimer, à élever, à protéger d'eux-mêmes. Laurence pourrait écrire l'histoire d'une petite jeune fille de la campagne humble et timide – ça serait pas vrai, j'avais un front de bœuf et j'étais pas gentille – qui, à force de travail et de persévérance, a réussi à édifier une fortune colossale afin que ses enfants manquent de rien. Colossale, c'est peut-être un peu fort ! Pour moi qui suis partie de rien, les quelques millions que vaut mon commerce – quatre-vingt-quatre exactement – c'est colossal ! Je suis mieux de pas publier la valeur aux livres de Familia. Une femme, même présidente d'une des plus grosses entreprises de produits naturels au Canada, parle pas de son argent, c'est vulgaire. Comme disait feu mon mari : « Une femme est pas faite pour faire de l'argent, mais pour le dépenser. » Comment raconter les débuts de Familia sans parler de feu mon mari ? Feu ! Feu ! Feu ! Sans Charles, sans sa mort, jamais j'aurais eu l'audace de me lancer dans une entreprise si risquée. C'est sa mort qui m'a mise au monde. J'ai commencé à respirer quand le souffle l'a quitté. Tout est devenu possible, même l'impossible. Sans études, ni métier, enceinte avec deux enfants sur les bras, j'avais toutes les qualifications pour être une victime. Je l'avais été jusqu'à trente-trois ans. J'avais donné ! J'ai arrêté de brailler et j'ai parti ma *business* en laquelle personne croyait. J'étais pas à la mode. Le monde

était passé des remèdes de grand-mère aux pilules de la pharmacie. On avait mis les compagnies pharmaceutiques sur le marché de la Bourse. On s'extasiait sur chaque nouvelle pilule et on les avalait comme des bonbons sans trop se poser de questions. Ça vient de la pharmacie, c'est magique. Les compagnies pharmaceutiques s'enrichissaient et moi, innocente, je proposais au public des herbes de l'ancien temps, des remèdes de grand-mère... indienne ! J'ai même dû lutter contre mes propres enfants qui juraient que par le sirop Lambert et l'aspirine. Pas folle, la Germaine. Quelque chose me disait qu'après s'être empoisonné avec le chimique, le monde reviendrait aux produits naturels. J'avais-tu raison ? Que j'ai été intelligente, que j'ai eu le nez fin. Félicitations ma Germaine ! Mon entreprise, en plus de tous nous faire vivre, a tenu la famille ensemble : ils travaillent presque tous pour moi. J'ai-tu le droit d'être contente de moi ? J'aimerais mieux mourir que de voir Familia faire faillite ou passer dans d'autres mains que celles de ma famille. Familia, c'est le ciment qui tient ma famille. Sans ciment, la famille s'écroule. Et moi avec elle. J'ai pas travaillé quarante-sept ans pour rien. Je mourrai tranquille si je sais que chaque membre de ma famille connaît le bonheur et la prospérité, et qu'ils s'aiment entre eux comme je les aime, moi. C'est le seul but de ma vie. C'est ça que Laurence va écrire. Elle aura qu'à broder des beaux mots du dictionnaire autour des faits, des événements que je vais noter, mais surtout écrire mes idées sur Familia et ma famille. Je veux pas que ce livre soit publié, juste imprimé, pour que ce soit écrit noir sur blanc que ma vie, c'est eux, juste eux, et que le livre est pour eux, juste eux. Pour mon aîné, Pierre, mon pareil en pire ; mon orgueil. Pour mon fils cadet, Paul, le portrait de son père ; ma faiblesse. Pour Marie, ma seule fille, mon bébé. Marie que je destinais à me ressembler, mais que j'aime comme

une forêt à défricher. Pour les enfants de Pierre. Michel, dont j'apprécie le silence, la patience, le sens des chiffres. Laurence, le côté homme de moi. Je l'aime comme je m'aime. Marco, que je supporte pas, mais que j'aime malgré sa déficience intellectuelle. En tout cas, c'est pas de mon côté de la famille que lui vient sa maladie. Et pour mes arrière-petits-enfants, les jumeaux de Michel, Valérie et Simon, qu'on a bien fait de séparer à la naissance et que j'aime en double. Éric, mon Éric, mon cadeau du ciel, mon arrière-petit-fils, le dernier-né de Michel, mon préféré. Non, les grands-parents ont pas de préférence et, pourtant, celui-là, c'est mon ourson en peluche, mon chaton, mon aimé ; on a tout en commun, excepté l'âge. J'espère que tout mon monde a bien compris que, cette année, pour mon anniversaire, je veux ni fête, ni fleurs, ni chocolats, ni cadeaux. Surtout pas de *party* au chalet comme chaque année ! C'est déjà pas agréable d'avoir quatre-vingts ans, on va pas le souligner en plus. Quatre-vingts ! Le *Titanic* qui coule ! Une chance, j'ai une santé de fer. Une chance, j'ai une famille à aimer. Une chance, mon entreprise roule sur l'or. Une chance... Voyons donc, Germaine, tu crois pas à la chance. Je crois que, si on décide d'être heureux, on l'est, et que si on décide de rendre les autres heureux, on les rend heureux. Le bonheur, c'est comme le manger : quand t'en veux, tu t'en fais, et quand tu t'en fais pour toi, il y en a pour les autres. Faut pas que j'oublie de demander à Laurence de souligner ce passage, c'est bon. Oh oui ! Elle devra aussi trouver quelques mots aimables pour les « rajoutées », Odette et Isabelle ! L'histoire de Familia, notre histoire, l'histoire d'un succès, mais aussi celle d'une famille heureuse. On est heureux : j'y vois. Assez songé pour aujourd'hui. À l'action !

* * *

PIERRE

Directeur général de Familia. À son bureau, dans la tour de l'entreprise, située au centre-ville.

« Maman, je t'aime. Je sais que tu veux pas fêter ton anniversaire. Je respecte ton désir, mais aujourd'hui, je sens le besoin de te dire que tu es la femme de ma vie. » Non, je peux pas écrire ça. Si ma femme voit mon courriel, je suis cuit, je passe mon temps à lui dire que c'est elle, la femme de ma vie.

Ça serait tellement plus simple de souhaiter bonne fête à ma mère en lui donnant un beau gros bec sur le bec. Ben non, cette année, elle veut pas qu'on la fète. Elle devient compliquée en vieillissant. Il va falloir que je trouve un moyen de marquer l'événement sans le marquer. Je lui envoie une carte avec un « Je t'aime maman », juste ça, signé « Pierre, ton fils ». Elle en a un autre fils, mais bon, c'est comme s'il existait pas ; il est jamais là. « Pierre, ton fils qui t'adore. » Adore, c'est pas assez fort. Ce que je ressens pour elle, c'est plus que de l'adoration. C'est de la dévotion. Pas de carte, c'est trop impersonnel. Je lui laisse un message sur son répondeur : « Je t'aime maman. » Elle veut pas de marque d'affection pour sa fête, je le sais, mais je lui dis pas assez souvent en personne que je l'aime. Me semble que ça serait le temps pour ses quatre-vingts ans. Je le dis pas, mais je lui montre en crise. J'en connais pas beaucoup des gars comme moi, au service de leur mère. J'espère qu'elle le sait que je l'aime, qu'elle apprécie ce que je fais et que, plus tard... Je m'aime pas quand je pense à sa mort, mais elle a quatre-vingts maman, et même si elle veut pas le voir qu'elle est vieille, elle l'est.

Aïe ! Qu'est-ce que je vais devenir sans elle ? Je suis scotché à elle comme le bébé kangourou est scotché dans la poche de sa mère, et ça, depuis que je suis né, et je

vais avoir cinquante-six ans ! Quand mon père est mort, qui est-ce qui est devenu son homme de confiance, son petit mari ? Pas mon frère Paul. C'est bibi en personne. Ma mère fait partie de moi, je fais partie d'elle, je suis plus que son fils, je suis elle. Aimer ma mère comme ça, je sais pas comment ça se fait que je sois pas devenu tapette. « Maman, tu es la plus belle du monde ! » Je peux pas chanter ça sans brailler et j'haïs ça quand je braille. Maman, elle, je l'ai jamais vue pleurer. Jamais ! C'est tout un homme ma mère ! « Quand tu seras président... », j'ai pas rêvé ça, elle me l'a dit que c'est moi qui vas la remplacer, plusieurs fois même. De toute façon, je suis l'aîné de la famille, et c'est moi qui travaille auprès d'elle depuis que j'ai dix ans. Ça serait normal. C'est pas Paul qui aurait les capacités. « Quand tu seras président... » Je m'endors tous les soirs avec cette phrase qu'elle m'a dite et qui clignote dans ma tête comme une affiche au néon : *Pierre Maltais, président*.

— Vanessa, voulez-vous me rendre un service ?

— Oui, monsieur Pierre.

— Voulez-vous envoyer quatre-vingts roses à ma mère. Non pas des roses ! Elle trouve que ça sent le salon funéraire. C'est nouveau, avant elle aimait ça. Elle devient capricieuse en vieillissant... Non, laissez faire, pas de fleurs, rien, elle veut pas qu'on souligne sa fête cette année. C'est pas raisonnable, mais quand est-ce que ma mère est raisonnable ?

— C'est comme monsieur Pierre veut. Non, comme Mme Germaine veut. Ça revient au même. Ce que l'un veut, l'autre le veut, et vice versa.

C'est bizarre, à l'intercom, elle se permet d'avoir une opinion.

— Vanessa, si vous aviez à recevoir de gros clients chinois de Chine, où est-ce que vous les amèneriez manger ?

— Dans le quartier chinois.

— C'est ce que je pensais. En attendant, je suis là pour personne.

— Excepté pour votre mère ?

— Excepté pour ma mère, bien entendu.

Ça va me manquer, faire un gros câlin à ma mère à sa fête. Durant l'année, maman veut pas de tripotage, comme elle dit, comme si elle était en porcelaine, comme si le moindre frôlement pouvait la casser en miettes, mais à sa fête, chaque année, je me bourre, je la lèche comme si elle était de la crème glacée. C'est ça ma mère, de la crème glacée. Elle est *sweet*, crémeuse et frette !

— Oui, Vanessa ?

— C'est Mme Germaine...

— Passez-la-moi. Maman, comment ça va aujourd'hui ? C'est un grand jour, aujourd'hui. Maman, tu vas avoir...

— Je comprends que c'est un grand jour, j'ouvre le marché de la Chine.

— On ouvre, maman...

— Où c'est qu'on amène manger les Chinois à midi ?

— Ce sont tes Chinois, ton marché que t'ouvres, choisis le restaurant.

— Non. Toi, Pierre, choisis.

— Dans le quartier chinois ?

— Le glutamate, ça me donne des maux de tête, mais si tu veux le restaurant chinois... c'est toi qui décides.

Chère maman, comme si je m'apercevais pas qu'elle prend toutes les décisions à ma place, pensant bien faire, bien sûr. C'est pas l'enfer qui est pavé de bonnes intentions, c'est ma mère ! Elle veut pas de fête, il y aura pas de fête, on est des enfants obéissants. La *boss* a parlé, on écoute. Aussi, si elle avait dit son âge avant, on serait pas

pris dans un paquet de menteries. Il y a pas une semaine sans qu'on me demande : « Quel âge elle a, Mme Maltais ? » Je réponds toujours que je connais pas l'âge de ma mère. Comme si c'était possible qu'un fils, aîné de surcroît, sache pas l'âge de sa mère. Paul, peut-être, qui se souvient même pas qu'il a une famille à Montréal, mais pas moi. Je voudrais qu'elle le dise son âge, ça ferait de la bonne publicité pour Familia. « Regardez comme nos produits naturels gardent en santé. Prenez ma mère... » Mais non, l'orgueil est plus fort. Je le sais son âge, ça fait depuis le lendemain de sa fête l'année dernière qu'elle me soupire à l'oreille : « Quand je vais avoir quatre-vingts... » Comme si avoir son âge c'était le bout de la route et qu'après, c'était le précipice. C'est vrai que c'est vieux quatre-vingts. C'est le double de quarante, c'est le commencement de la fin.

Au lieu de travailler comme une forcenée, elle devrait laisser la place aux autres. Pas aux autres, à moi. O.K., c'est elle qui a parti Familia, mais qui c'est qui l'a fait fructifier l'entreprise, qui est allé en Chine établir des contacts, qui va décrocher le contrat ce soir ? Pis, les trente-deux magasins ici et partout au Canada, qui est-ce qui les fait marcher ? Sans moi, pas de Familia. Si seulement maman se retirait. Il serait temps qu'elle se repose. J'ai beau lui dire : « Repose-toi, maman », elle me dit qu'elle est pas fatiguée. Je le vois bien, moi, qu'elle est au bout du rouleau. Elle qui était haute comme trois pommes, elle mesure maintenant deux pommes, pas plus. Si elle continue à rapetisser comme ça, on la verra plus. Elle marche comme une tortue, elle est maigre comme un clou. Pis sa peau, on dirait que sa peau se détache de son corps. Moins sur le visage, qu'elle soigne à l'huile d'êmeu, mais ses bras et ses mains sont plissés comme des chanterelles séchées. L'été passé, au lac, en costume de bain, elle avait l'air d'une brochette de

poulet. Le pire : elle perd la mémoire ! Des fois, elle m'appelle Charles, comme son mari. Je lui dis : « Maman, moi, c'est Pierre. » Elle me dit : « Je le sais, j'ai pas dit Charles, t'as mal compris. » Avouer qu'elle se trompe, elle a jamais été capable ! Une mère, ça se trompe pas. Pis, surtout, ses idées sont dépassées. Quand j'ai préparé avec ma fille Laurence une campagne de publicité basée sur le fait que les produits naturels ont pas d'effets secondaires comme les produits chimiques de nos concurrents, elle l'a refusée en me disant : « On peut pas mentir au monde. Les produits naturels ont des effets secondaires, et c'est pas parce qu'ils sont naturels qu'ils sont pas dangereux. » Pis là, elle m'a sorti que l'arsenic, le venin de serpent et certains champignons mortels étaient des produits naturels ! Je peux pas discuter avec ma mère quand elle se drape dans son honnêteté. Comme si les campagnes de publicité des produits chimiques étaient honnêtes. Il a fallu faire comme elle voulait. Le marché de la Chine nous tend les bras. L'affaire est dans le sac. Ils sont prêts à signer. Elle ? Non, elle veut rencontrer mes Chinois pour voir si c'est du bon monde, si elle s'entend bien avec eux. Crisse, on est pas au temps du régime français quand le commerce se concluait en fumant le calumet de paix. Arrive au ^{xxi}^e siècle, sa mère ! Son seul souci c'est où on amène manger les Chinois. Pour elle, une vente de plusieurs millions, c'est pas ça qui est important. Ce qui est important, c'est qu'est-ce qu'on va manger.

Je peux pas dire ça, je passerais pour un macho, mais une femme est pas bâtie pour conduire une entreprise. Elle m'en donne la preuve. On fait pas de *business* dans la dentelle. Moi, mes clients, je les amène aux danseuses. On peut dire que c'est entre les fesses et les seins que ça se signe les contrats. J'en peux plus, moi, là ! Si je me ramasse avec une crise cardiaque, elle sera pas plus avancée. Il est vraiment temps qu'elle me laisse

mener la barque tout seul. Je suis pas un débutant, j'ai cinquante-six ans, pis je travaille pour elle depuis que j'ai dix ans. Crisse, je la mérite la place de président-directeur général de Familia. Qui c'est qui l'a encouragée à utiliser ses talents d'herboriste pour nous faire vivre après la mort de papa ? Qui c'est qui l'a incitée à ouvrir son premier magasin, qui c'est qui a senti venir la vague de la médecine parallèle, qui l'a poussée à laisser l'herboristerie pour les produits naturels ?

En toute humilité, je peux dire que j'ai fait ma mère ! Sans moi, elle vendrait encore ses herbes minables, pis on serait tous morts de faim. Je suis vraiment tanné de tout faire, et que ce soit pas reconnu ni par ma mère ni par le reste de la famille. Et cette idée qu'elle a eue d'engager tout le monde de la famille dans l'entreprise. Pas tous, mais presque. Un paquet de problèmes. « Il faut que la famille reste unie. » On est tellement unis qu'on est englués comme des mouches sur le serpent collant. Qu'elle se retire, qu'elle me laisse la direction de l'entreprise, pis je fous tous les incompetents dehors. En commençant par mon frère, Paul. Plus fainéant que ça, ça se peut pas. Pis menteur, pis hypocrite, pis voleur. Un maudit parasite. Mais ma mère le voit dans sa soupe : c'est son petit chéri. Il est parfait ! J'ai eu beau lui mettre sous le nez des comptes de dépenses fabriqués de toutes pièces par lui, elle m'accuse d'être jaloux. Je suis pas jaloux, je vois clair. C'est pas d'hier qu'il me fait chier, mon frère Paul. Il a jamais pleuré, il sourit. La morve lui coulait sur le menton tellement il avait le rhume, il souriait. Picoté mur à mur par la varicelle, il souriait. Je lui volais ses bonbons, il souriait. Je le battais, il souriait. Moi, je souriais pas, j'étais couvert d'eczéma des pieds à la tête. J'avais pas le temps de sourire, je me grattais. Lui, il avait la peau lisse comme du satin, il était blond et frisé comme le petit saint Jean-Baptiste. Moi, j'étais noiraud comme un pruneau, avec

les cheveux raides sur la tête... Je m'en souviens pas, mais ç'a l'air que, quand je l'ai vu pour la première fois, deux jours après sa naissance, j'ai piqué ma première poussée d'eczéma. Il était trop beau ! Je tenais de ma mère, un pruneau elle-même. Lui tenait de mon père qui était une beauté d'homme. Je me souviens pas trop de lui, mais ses portraits tapissent les murs chez maman, des photos pis des portraits à l'huile de quasiment un mètre de haut sur un demi-mètre de large. Chez maman, il y a pas de crucifix ni d'image du Sacré-Cœur, rien que des portraits de Charles, son défunt mari, avec qui elle a vécu le grand amour. Un grand, grand amour avec un homme modèle, un héros à qui je ressemble pas une miette. Quand j'étais jeune, il y avait Dieu le Père sur le portrait sur le mur, pis Ti-Dieu dans le berceau, mon frère Paul. Moi, elle m'a jamais appelé par un petit surnom, non, moi c'était Pierre, juste Pierre. J'étais l'aîné, pis un aîné, c'est sérieux, c'est lui qui porte la famille sur son dos. C'est lui le responsable, l'exemple. Paul a beau faire toutes les conneries, elle prend toujours pour lui, contre moi. Dire que j'aurais pu le *pitcher* en bas quand il prenait l'air dans son carrosse, au troisième étage, et qu'il me regardait avec son crisse de sourire pas de dents. Ç'aurait passé pour un accident. Je l'ai pas fait, mais des fois je le regrette.

— Vanessa. Venez dans mon bureau.

— Oui, monsieur.

— Est-ce que j'ai l'air d'un assassin ?

Elle pouffe de rire. Je l'ai fait venir pour qu'elle pouffe de rire. Vanessa, quand elle rit, c'est comme si j'avais accès au paradis pendant quelques secondes.

— Vous êtes le meilleur homme du monde, monsieur Pierre.

J'ai besoin qu'elle me dise que je suis le meilleur homme du monde, parce que j'ai tellement honte de penser ce que je pense. Maman, c'est la femme que j'aime

le plus au monde. Sans elle, je suis rien. Elle m'a pas juste fait avec sa chair, elle m'a formé. Elle a fait de moi ce que je suis. Je lui dois tout. Je vendrais mon âme pour elle. Je me ferais hara-kiri si elle me le demandait, mais crisse, je suis pas capable de l'endurer. Dans le fond, je suis rien qu'un carencé affectif, comme ils disent à Canal Vie, à l'émission que je commandite, ben c'est-à-dire que Familia commandite.

— Votre frère Paul a téléphoné.

— À frais virés, je suppose.

— Comme toujours. Il voulait savoir si c'était cette semaine ou la semaine prochaine la fête de Mme Germaine. Je lui ai dit que c'était aujourd'hui, mais qu'elle ne voulait pas qu'on lui souhaite son anniversaire. J'ai bien fait ?

— Vous auriez dû me le passer.

— Je lui ai proposé, il n'a pas voulu. J'aime pas ça vous voir triste, monsieur Pierre.

— Je suis pas triste, je suis en câlisse.

— Ça rime !

Et la voilà qui se remet à rire. Elle sait que j'aime l'entendre rire, mais des fois elle abuse, surtout quand elle vient de déjeuner et qu'il lui reste du muffin entre les dents.

— C'est bien, Vanessa, vous pouvez disposer.

— Je vous importune ?

— Non, Vanessa, je suis occupé.

— S'il y a quelque chose que je veux absolument pas, c'est vous importuner.

— Vous m'importunez pas, je suis débordé.

— Je vous importune, je le sais.

Ça tourne toujours comme ça avec elle. Je suis le bourreau, c'est la victime, on joue à ça depuis vingt ans. J'ai besoin de la bourrasser, elle a besoin d'être bourrassée. Non, j'ai besoin d'elle, de ses yeux amoureux

sur moi. C'est un cas flagrant de dépendance ! J'ai arrêté de fumer, je devrais être capable de me débarrasser de cette dépendance-là aussi.

— Appelez ma femme, dites-lui qu'elle se mette belle, je l'amène luncher au Ritz.

— Bien, monsieur.

C'est chien, je sais, de la remettre à sa place de secrétaire. Les femmes ont gâché ma vie, je peux bien en faire souffrir quelques-unes de temps en temps.

* * *

PAUL

À Cancún, sur la plage d'un hôtel chic.

Maudit soleil. Des fois, je m'ennuie du Québec. Au Mexique, tu te réveilles, il fait beau, tous les jours, à l'année. C'est énervant ! Tu peux pas passer tes frustrations sur la température, il y en a pas de température, c'est le beau fixe. En tout cas, aujourd'hui, je me donnerais des claques dans face. Aïe ! J'ai oublié l'anniversaire de maman, son quatre-vingtième. Puis j'apprends qu'elle veut pas entendre parler de sa fête. *What's going on ?* C'est pas vieux quatre-vingts. Moi, j'ai cinquante-quatre et je me sens comme à trente ans... les matins où j'ai pas trop pris de tequila la veille ! Elle est pas malade, puis elle a du sang indien. Ça meurt pas ce monde-là. On a eu beau les exterminer, il y en a encore. Non mais pas quatre-vingts ans ? Pas elle ? Pour moi, ma mère est jeune et belle, c'est la plus belle, c'est la femme de ma vie. C'est peut-être parce que j'aime trop maman que je suis pas capable de trouver le véritable amour. Qui peut me regarder comme elle me regarde, avec de l'admiration dans les yeux genre : « C'est moi qui ai fait ça, ce génie-là. » Je me suis toujours demandé si c'était moi qu'elle admirait ou si elle s'admirait de m'avoir conçu. Ma mère, elle m'a toujours

vu comme son petit gars en culottes courtes. Ce qu'elle sait pas, c'est que moi je la vois jeune femme en sandales, les cheveux dans le dos, une jupe longue en terre cuite, des joues rouges, pas parce qu'elle se maquille, mais parce qu'on gèle dans son petit magasin d'herbes dans la ruelle derrière notre logement. Elle avait converti la *shed* en atelier où elle concoctait des mélanges d'herbes médicinales. Pour passer le temps, mon frère Pierre et moi, on se chamaillait comme deux coqs. Après, quand j'avais fait saigner mon frère et qu'il avait crié « Pardon, mon oncle », ma mère le chicanait.

— T'es le plus vieux, tu devrais être plus raisonnable que lui.

— C'est lui qui a commencé... Crisse !

J'ai l'impression que Pierre dit « crisse » depuis qu'il a lâché sa suce. Ma mère l'envoyait se coucher pour impolitesse, je restais veiller avec elle. Pour la consoler d'avoir un aîné si peu responsable, je lui donnais des becs sur les joues, je lui disais : « À quoi elles goûtent tes joues aujourd'hui, maman ? La cerise, la framboise, le chocolat ? » Je les mangeais et je faisais : « Pouah, ça goûte le *shellac*, la peinture, le ver de terre écrasé ! » Elle faisait semblant de s'insulter. On riait. Je pouvais pas supporter qu'elle soit triste. J'ai jamais pu supporter. C'est un peu pour ça que je vis au Mexique. Comme ça, elle le sait pas que je suis un vaurien. Elle s'en doute, mais de loin c'est plus facile pour elle de faire comme si elle le savait pas. Je l'aime trop pour lui enlever ses illusions. Mon problème, c'est qu'elle m'a mis sur un piédestal. C'est pas une bonne place pour un enfant, il roule, il tombe, il est pas capable de rester dessus. Elle m'a juré que son Ti-Dieu serait un jour président de Familia. Ti-Dieu ! C'est dur à porter ce surnom-là ! Elle attendait des miracles de son Ti-Dieu. J'étais rien qu'un petit garçon. Elle avait mis la barre trop haut, je me suis cassé la margoulette

en essayant de l'attraper. Elle m'aime trop ! Elle me voit pas comme je suis ! De qui je tiens ça, cette paresse-là, cette allergie à tout ce qui est forçant, ce talent que j'ai pour mentir, pour exploiter les autres, cette violence, cette hypocrisie ? Pas de ma mère ! Elle pense juste à nous autres, la famille passe en premier, elle en dernier. Ç'a toujours été notre vie avant la sienne. Maman, c'est une sainte Vierge pas canonisée. Après notre père, elle a jamais eu d'homme dans sa vie. Elle aurait pu se remarier, non, elle s'est sacrifiée pour nous. J'aurais tant voulu lui ressembler. J'y arrive pas, ça fait que j'ai démissionné, je me contente d'être un maître menteur, maître manipulateur, maître écœurant. Je suis bon qu'à une chose : rien faire. Où c'est que j'ai pris toutes mes faiblesses ? Pas de mon père certain, d'après maman, c'était la bonté faite homme : doux, fort, travaillant, la perfection sur deux pattes. À moins que je sois né mauvaise graine. Je suis né pomme pourrie. Il suffit qu'on me défende quelque chose pour que j'aie le goût de le faire. De qui je tiens ça ? C'est comme là, maman veut pas qu'on la fête. Bien j'ai juste le goût de prendre l'avion et d'arriver les bras chargés de fleurs et de fruits tropicaux, rien que pour voir sa réaction. Je le fais-tu ? Ça me tente ! Je revois l'air qu'elle prend quand on lui obéit pas. Mais là, j'y donnerais un bec puis j'y dirais avec mon air innocent, je le réussis très bien mon air innocent, depuis le temps que je pratique : « Je le savais pas que tu voulais pas fêter ta fête, personne me l'a dit. » Puis là, elle serait aux prises avec le dilemme de me croire moi ou de croire les autres. Puis elle me croirait moi, parce que c'est moi, parce qu'à moi, elle peut me donner le Bon Dieu sans confession : je suis beau, j'ai une face d'ange et des cheveux blonds que je fais teindre, mais ça, seul mon coiffeur le sait. J'y vais-tu ? Je peux pas y aller, j'ai un rendez-vous d'affaires... Je peux pas manquer une veuve pleine aux as. J'ai entendu dire

qu'elle se morfond de libido refoulée. Pauvre elle ! J'aime m'occuper des femmes à la libido refoulée. Tu fais rien pis elles sont reconnaissantes. N'empêche, je me sens coupable de pas souhaiter bonne fête à maman, mais si c'est ça qu'elle veut, je suis aussi bien de pas la contrarier, j'ai une demande de *cash* à lui faire... je me reprendrai. Il lui reste encore des centaines d'anniversaires, non, pas des centaines... mais ma mère mourra pas. Je veux la garder toute ma vie. Et moi, quand je veux quelque chose, je l'ai toujours. Et puis, qu'est-ce que je deviendrais sans elle ? Qui va me donner mon allocation ? Juste la pensée qu'un jour elle sera plus là... Ça y est, je braille !

* * *

ISABELLE

Elle déjeune avec son conjoint, Michel, dans leur maison à Saint-Lambert.

- Valérie déjeune pas avec nous autres ?
- Elle dort.
- Éric, lui ?
- Je sais pas, dans sa chambre.
- On a pas fait des enfants pour pas les voir.
- C'est peut-être eux autres qui veulent pas nous voir.
- J'ai du chevreuil, penses-tu venir souper ?
- Ah ! Qu'est-ce que Ti-Loup fait à Montréal ? Il a peur de la ville.
- Non, il t'a envoyé du gibier par un *lift*. Il sait que t'aimes ça. Puis, au bureau, toi ?
- Ça pourrait aller mieux, ça pourrait aller pire.
- Tu dis toujours ça...
- Écoute Isa, j'ai assez de vivre les problèmes du bureau, je veux pas en parler à la maison. Les enfants devraient...

— Écoute, Michel, j'ai assez de vivre leurs problèmes à la maison...

— Tu te penses drôle ?

— Non, je sais que je le suis pas.

— Je vais prendre deux autres toasts.

— Tu vas engraisser...

— T'as tes pilules, j'ai la bouffe.

Neuf ! C'est un record pour le chef comptable de Familia, neuf phrases ! D'habitude, ça dépasse pas : « Passe-moi le beurre, passe-moi le pain. » Puis il arrête pas de mastiquer, une vraie vache dans le champ ! Et ses yeux qui roulent. Il regarde tout et rien. Il voit même pas que je dépose la nourriture autour de mon assiette pour pas qu'il s'aperçoive que je mange pas. À quoi il pense ? À quoi pense une vache ? J'ai juste le goût de partir, de le sacrer là. Ça fait dix-huit ans que je suis mariée avec une vache que je regarde ruminer. Je suis injuste, c'est un bon mari, il me fait bien vivre. Jamais un mot plus haut que l'autre. Tout ce que je fais est parfait. Il me pose jamais de questions sur mes allées et venues. Il me laisse libre. Je pourrais le voler, il dirait pas un mot. Je pourrais le gifler, il me présenterait l'autre joue. Il m'aime !

* * *

MICHEL

Toujours en compagnie d'Isabelle.

Qu'est-ce que je fais avec elle ? Elle attend juste que j'aie fini de manger pour se lever de table et disparaître je sais pas trop où. Elle pense que je la vois pas cacher son bacon en dessous de ses toasts. Pourquoi elle mange comme un oiseau ? Pourquoi elle prend tant de pilules ? J'aurais pas dû la marier. Je pensais que je serais capable de la rendre heureuse. Je fais tout pour ça. Ça compte pas. Elle le voit pas.

— C'est la fête du grand boss aujourd'hui.
— Isabelle, quand même, c'est ma grand-mère...
— Pas la mienne. Il paraît qu'elle veut pas qu'on mentionne sa fête. Faut-tu être orgueilleuse !

— C'est pas de l'orgueil, c'est la peur de vieillir et de mourir. Elle doit penser que si on parle pas de ses quatre-vingts ans, elle les aura pas.

— Tu prends toujours sa défense. J'ai jamais vu ça, vous êtes tous des petits chiens devant elle, vous en avez une peur bleue.

— Le courage de cette femme-là, si tu savais...

— Elle est pas la seule à être devenue veuve avec des jeunes enfants à charge, mais de là à contrôler tout le monde.

— Elle nous contrôle pas, elle nous aime, puis on le lui rend.

— Vous êtes tous là à attendre sa mort pour avoir son argent !

J'embarque pas là-dedans. Isabelle, son sport, c'est de m'attaquer pour que je réagisse. Je marche pas. Si je m'embarque, je sais que je vais aller trop loin, que je vais dire des affaires que je vais regretter. Je peux pas parler. J'ai jamais pu parler. Je me suis tellement tu que mes paroles la brûleraient comme la lave d'un volcan qui se réveille. Ça pourrait détruire la famille. La famille, pour moi, c'est sacré. Le mariage aussi. Isabelle, je l'ai peut-être pas aimée du grand amour des films, mais je l'ai aimée comme je suis capable d'aimer et jamais je me séparerai d'elle. J'ai des principes. Et puis, je me vois pas sur le marché des célibataires en train de *cruiser* une nouvelle épouse, j'arriverais pas à me décider. J'aurais trop peur de me tromper encore une fois. J'aime pas ça me tromper. J'aime pas ça avoir tort. Je le vois bien qu'elle est pas heureuse avec moi, mais elle l'a jamais été. Elle est confite dans le malheur comme des cuisses de canard

dans leur gras. Des cuisses de canard confites ! Ça fait longtemps que j'en ai pas mangé. Je vais lui demander de m'en faire. Une chance, ma femme est bonne cuisinière ! Il s'en fait plus des bonnes cuisinières, les femmes achètent des mets congelés dégueulasses. Si elles savaient que cuisiner est un atout quasiment aussi sexé que de sucer. Au chalet, l'été, Isa arrive à être heureuse. Je sais pas si c'est le lac ou quoi, elle rit, elle mange, on arrive même parfois à faire l'acte. Tous nos enfants ont été conçus au lac, les jumeaux puis Éric, la surprise.

— Veux-tu me dire pourquoi ta grand-mère veut pas qu'on lui fête sa fête. Un nouveau caprice ?

— Elle a ses raisons.

— Elle a toujours raison. Je suis contente qu'il y ait pas de fête, j'aurai pas à lui souhaiter longue vie.

— Je préférerais que tu me parles pas de ma grand-mère.

— C'est ça, pas de vagues, hein, Michel ? On peut jamais se parler, s'expliquer nous deux.

— C'est ça, t'as bien compris.

Avoir le courage de me lever, de lui jeter mon assiette en pleine face, puis de partir, pour la vie. Mon fils Éric est dans l'âge ingrat de l'adolescence, je vais fermer ma gueule. C'est pas le temps de faire sauter la baraque. Me fermer la gueule, avoir l'air d'être heureux puisque j'ai une femme et des enfants, avoir l'air heureux puisque j'ai une bonne *job* et l'espoir d'être à la tête de l'entreprise un jour.

* * *

LAURENCE

Dans son loft en bordure du canal Lachine.

C'est le bordel à matin. Comme si un ouragan était passé. Oh, j'ai un mal de bloc. C'est le champagne. Je

digère pas les bulles, j'arrête pas de roter les sushis. Qu'est-ce que je dois pas faire à matin sans faute ? Voyons, mon BlackBerry : *Ne pas aller souhaiter bonne fête à grand-maman*. Une chance, elle verrait tout de suite la sorte de nuit que j'ai passée. Elle pose pas de questions, mais je sens qu'elle désapprouve la vie que je mène. Elle voudrait me voir mariée avec deux enfants. Moi, j'ai juste trente-quatre ans et j'ai pas fini de vivre ma vie de jeunesse. Puis je suis pas certaine que je veux d'un homme. D'ailleurs, je fais comme elle, elle a pas d'homme : ça la rend pas infirme pour autant. Au contraire, elle pète le feu. Mamitaine, c'est mon modèle. Je veux pas être une Odette comme ma mère qui se fait vivre par son Pierre. Mes parents sont pas conséquents, ils m'envoient faire des études de gars, puis après ils voudraient que je lâche tout pour un mari et des enfants. J'ai fait HEC pour quelque chose. Je veux devenir P.-D.G. de Familia. C'est mon ambition. Je vais pas lâcher mon objectif pour de la couchette routinière avec un mari qui va me prendre pour acquise et qui va m'emmerder jusqu'à ce que mort s'ensuive. J'ai d'autres ambitions que le mariage et la maternité. Je veux continuer l'œuvre de Mamitaine qui est la femme que j'admire le plus au monde. Ce serait injuste pour elle que Familia, fondée par une femme, passe aux mains des hommes. Je dois ça à grand-maman. Ça va me prendre le temps qu'il faudra, mais je vais réussir à prendre ta place, toute la place. Je te le jure grand-maman, sur ma nuit d'hier, que c'est moi qui vais te remplacer. Je jure de suivre tes traces. D'ailleurs, combien de fois tu m'as dit : « Laurence, t'es tellement comme moi que je te vois à la présidence. » Je veux être toi parce que moi, je vau pas grand-chose. Quand j'ai pris un coup la veille, je deviens dépressive. Une chance, ça arrive pas souvent. Autant j'aime l'audace que m'apporte l'alcool, autant je déteste le ramollissement après la brosse. Où

est mon réveil ? Je me souviens de l'avoir caché pour pas voir l'heure. Sous l'oreiller ! Pas onze heures ! Pourquoi il faut que je boive avant de faire l'amour. Je veux geler quoi ? Peut-être que je veux pas voir avec qui je couche ? Bon, je tomberai pas dans le panneau de la psychologie de salon. Un *drink* avant de faire l'amour, ça fait partie des préliminaires. Mais pourquoi c'est jamais juste un *drink*, mais trois, quatre ? Je m'haïs quand je me mets à réfléchir sur les pourquoi, les comment. Je suis une fille d'action, j'agis. Je tiens de mon père pour ça, mais moi, à sa place, il y a longtemps que je serais divorcé de ma mère. C'est pas une méchante femme, mais c'est pas un cadeau, c'est de moins en moins un cadeau. Papa l'excuse tout le temps. Il dit qu'elle est gâtée, que c'est de sa faute dans le fond. Moi, je pense... Je sais pas quoi penser, elle a peut-être une psychose, je sais pas, moi. En tout cas, c'est pas faute d'avoir essayé toutes les tisanes de Familia contre les sautes d'humeur ! Pauvre maman, je la vois plus tellement, elle est pas parlable. J'ai envie de la secouer des fois. Comment ça se fait que papa l'aime encore ? Je comprends pas. C'est peut-être un ancien Saint-Bernard recyclé en mari. Bon, je prendrai un café au bureau ! Qu'est-ce que je fais si je croise grand-maman au département de la publicité ? Je fais mine de rien, ou je lui désobéis et je lui souhaite une bonne fête ? C'est pas le temps de lui désobéir. Quand elle m'aura donné les rênes de l'entreprise, là je vais faire ce que je vais vouloir. C'est pas grave de pas faire mon lit, même que ça va être le *fun* ce soir de retrouver l'odeur de deux corps en chaleur. Ce soir, je sors pas, comme ça je ramènerai personne à coucher. Si je pouvais donc me passer de sexe. S'il y avait une pilule pour calmer les ardeurs du corps. Tiens, c'est pas bête ça, lancer un produit, naturel évidemment, pour tranquilliser ceux et celles qui pensent qu'à ça. L'anti-Viagra ! Faudrait faire une étude de marché chez

les célibataires. Le salpêtre ! Mamitaine dit que pendant la guerre de 14, on donnait du salpêtre aux soldats pour calmer leurs ardeurs. Je vais mettre l'équipe de recherche là-dessus. Pas de sexe, pas de troubles ! Je veux plus me retrouver avec des « spécimens » dans mon lit ! Un jour, il va m'arriver un pépin, je le sais. S'il existait une pilule pour calmer ma libido, la nuit je dormirais seule dans mon grand lit de plumes d'oie biologiques. Seule et en paix ! Je vais l'inventer cette drogue-là et calmer tous les célibataires en chaleur. Une pilule qui détourne toute l'énergie dépensée pour le sexe vers le sauvetage de la planète entre autres. On a bien inventé le Viagra, je peux inventer son contraire. Je suis en retard, j'ai la bouche comme le fond de la cage du serin, j'ai mal au bloc et, malgré tout ça, j'ai des idées de génie. T'es intelligente, ma Laurence. Une vraie Germaine !

* * *

VALÉRIE

Dans la maison de Saint-Lambert, où elle habite avec ses parents, Isabelle et Michel.

— Je suis contente, Simon. Je suis contente de te voir. C'est pas si souvent. Repousse-moi pas quand je t'embrasse ! As-tu mal au cœur de moi ?

— Je déteste les minougeries. Je suis passé pour te dire de pas appeler Mamitaine pour sa fête, elle veut pas qu'on souligne le jour où elle vieillit...

— Avoue donc que t'es venu pour dîner avec ta jumelle chérie.

— C'est déjà fait, je me suis arrêté chez McDo. Isabelle m'a téléphoné...

— Appelle pas maman « Isabelle », elle aime pas ça.

— Maman m'a acheté des bas chez Costco, deux douzaines, ma laveuse les avale, je suis venu les chercher

pis, en même temps, te dire pour Mamitaine. Comprends-tu ça, toi, pas vouloir fêter sa fête ?

— Regarde-moi Simon. Mieux que ça. Baisse pas les yeux. Regarde-moi !

— Tu me fais crochir les yeux.

— Je m'ennuie de toi.

— C'est pas bon qu'on se voie trop.

— C'est grand-papa Pierre qui te met ça dans la tête ?

— J'ai dix-sept ans, je pense par moi-même.

— J'ai dix-sept ans, moi aussi, pis je sais que tu te laisses manipuler par lui.

— Il a raison. Chaque fois que je te vois, j'en ai pour des jours à être tout croche.

— Des fois, j'ai honte d'être ta jumelle, t'es tellement cave, pis mou, pis... pleutre.

— Je sais même pas ce que ça veut dire « pleutre ».

— Pissou... T'es rien qu'un pissou qui a peur de faire un avec sa jumelle.

— Parce qu'on a eu le malheur de naître le même jour, ça veut pas dire qu'on est un. Je suis différent de toi, tu es différente de moi... Je suis un gars, t'es une fille...

— Ensemble, on peut tout faire, séparés on est rien pantoute. On est jumeaux, et des jumeaux, ça se sépare pas...

— Arrête de répéter la même chanson. Isabelle est-tu ici ?...

— Maman ? C'est un courant d'air. Je te le dis, si elle savait que tu l'appelles « Isabelle »...

— Qu'elle se conduise en mère, je vais l'appeler « maman ». Salut !

— Attends !

— Je suis pressé...

— Des fois, je suis toi, j'ai ton visage, tes bras. J'ai ta voix grave. J'ai un pénis...

— Arrête ça !

— On est jumeaux !

— Je le sais, tu passes ton temps à me rappeler la malédiction qui pèse sur moi depuis ma naissance. Si je pouvais défaire ça...

— Tu peux pas ! On est pognés pour le meilleur et pour le pire, et pour toute la vie. Simon, tu m'as pour toute la vie, je t'ai pour toute la vie, à moins que tu me tues ou que ce soit moi...

— Je te déteste.

— Tu m'aimes puisque moi je t'aime. Serre-moi comme quand on était dans le ventre de maman.

— Je te serrais pas, t'étais par-dessus moi qu'Isabelle dit, tu m'écrasais comme tu m'écrases là.

— Je voulais pas que tu sortes pour te garder pour moi, collé.

— J'ai besoin d'être... moi, tu comprends pas ça ?

— Moi, pour être moi, il me faut toi.

— Tu me fais chier !

— C'est mieux que rien.

— Laisse-moi partir, enlève tes mains.

— Reste.

— Je reviendrai plus.

— O.K. d'abord, va-t'en ! Oh, Simon, as-tu demandé à grand-papa pourquoi on avait été séparés à la naissance et que c'est lui qui t'a élevé ? Les vraies raisons. Tu m'avais promis de lui demander.

— Je lui ai demandé cent fois. Toujours la même réponse. La bonne réponse. C'était pour notre bien !

— Pour le tien, pas le mien !

— Valérie, sacre-moi patience !

Ça finit toujours comme ça. Simon sort de la maison comme si j'étais en feu et qu'il avait peur que mes flammes le consomment. Qu'est-ce que je ferais pour qu'on vive ensemble : on a jamais vécu ensemble ! La grève de

la faim a rien donné. Une tentative de suicide ? C'est fait, ça a pas marché non plus. Parler à Mamitaine ? Je l'ai fait mille fois, elle me fait la même maudite réponse : « C'était pour votre bien. » Je me heurte à un mur de bonté ! Je l'ai ! Je vais laisser croire à la famille que je suis guérie de lui, qu'il me laisse indifférente, qu'au lieu de me morfondre à vouloir vivre avec lui, je vais me trouver un amoureux. Je vais faire semblant que je me détache de ma famille. Comme ça, ils auront plus peur que j'enlève Simon pis que je le dévore tout cru. Ils vont cesser de me guetter et moi, pendant ce temps-là... O.K., je vais devenir actrice, je vais devenir si populaire que je vais faire tout ce que je vais vouloir, je vais avoir tout ce que je veux. Ma grand-mère Germaine me le dit assez souvent : « Quand tu veux quelque chose, tous les moyens sont bons pour l'obtenir. » Elle, elle est partie de rien, de quelques herbes dont elle connaissait le secret, pis elle a construit un empire. Un jour – je suis pas pressée –, un jour que j'aurai atteint gloire et richesse, je vais tout laisser pour diriger Familia, mais ça s'appellera plus Familia, mais « Simon et Valérie ». Associés en affaires, c'est presque être mariés. J'ai dix-sept ans. J'ai du temps devant moi. J'attends mon heure. Pauvre Simon, pauvre amour, tu as le cerveau lavé par ton grand-père. Je vais te sortir de ses griffes, que tu le veuilles ou non. C'est pour ton bien. Bonne fête quand même ma belle Mamitaine d'amour !

* * *

SIMON

À Outremont. De retour chez ses grands-parents, Pierre et Odette, avec qui il vit depuis sa naissance.

J'ai pas à souhaiter bonne fête à Mamitaine. Parfait ! Comme ça, j'aurai pas besoin de lui parler, de l'appeler par ce surnom ridicule, Mamitaine. Croquemitaine, oui !

Quand je vois mon père pis mon grand-père lui obéir, j'ai honte ! En tout cas, qu'elle pense pas que je vais la téter comme le reste de la famille, que je vais me traîner à ses pieds pour avoir une *job*. Jamais je travaillerai pour elle. J'ai assez d'avoir ma sangsue de sœur sur mon dos. Ça m'écœure de voir la famille ramper devant Mami-taine. Ils rampent pas devant elle, ils rampent devant son argent, pis elle s'en aperçoit même pas. Elle aime sa famille ! *Famille, je vous hais !* Je sais pas qui a écrit ça, mais il savait de quoi il parlait. Moi, j'haïs la famille, j'haïs le concept famille. J'ai pas d'identité, la famille l'a mangée, digérée, chiée. Je suis pas un individu, je suis un membre d'une bête qui s'autodévore. Je voudrais que toute la famille meure, je resterais seul, tout seul, unique en mon genre. Moi. Moi. Moi ! Où est le moi quand on naît deux ? Je lui envoie même pas de courriel, je sais ce qu'elle va me répondre : « Viens me voir. » Pis je veux pas la voir, elle sent le vieux. J'haïs tout ce qui est vieux, ce qui sent le ranci, le « prêt à pourrir ». Quand je vais aller étudier le cinéma en Californie, je vais laisser derrière moi tous ces vieux qui m'entourent. J'en peux plus de vivre avec des vieux qui disent qu'ils m'aiment mais qui font tout pour m'écrapoutir. Comment trouver l'argent pour partir après le cégep ? Grand-père Pierre est prêt à m'acheter une auto... avec une laisse ; je dois rester à cent kilomètres de lui. Il me donnera sûrement pas d'argent pour que j'aille étudier si loin, il est vieux mais pas fou. Mon oncle Paul, il l'a, lui, la combine, il vit au Mexique. *Bye la famille !* Je l'admire d'avoir réussi à se sortir vivant des sables mouvants. Je l'admire, mais moi je me ferai pas vivre par le dragon aux cheveux blancs. À mes dix-huit ans, argent ou pas, je disparaïs. *Fuck* les études en marketing aux HEC ! Je veux pas m'enchaîner à jamais à la famille ! En attendant de sacrer mon camp, j'obéis à mon grand-père. Après tout, c'est lui qui a eu

la riche idée de me séparer de ma jumelle la vampire. Ah ! pis je pourrai toujours dire à Mamitaine que j'ai pas voulu souligner un jour qu'elle-même veut passer sous silence. Aïe ! Quatre-vingts ans, c'est à deux pas de la mort ! Moi, j'ai dix-sept ans, dix-sept, je peux-tu en profiter ?

* * *

ÉRIC

À Saint-Lambert, dans sa chambre au sous-sol, dans la maison où il vit avec ses parents, Isabelle et Michel, et sa sœur, Valérie.

— Quoi ? En plus de me montrer le cul, faut que j'aie l'air d'aimer ça ?

Si Taine savait ce que je fais avec la webcam qu'elle m'a donnée à Noël, y a deux ans !

Si p'pa pis m'man savaient ce que je fais enfermé dans ma chambre à journée longue. Si la famille savait ! Y pensent que je fais de la recherche sur Internet, que je chat avec des correspondants à l'étranger. Des malades, y croient ce que je leur dis ! Pourquoi j'ai pas une mère qui fouille dans mes affaires, un père qui s'inquiète de moi ? Y découvrirait que je me prostitue avec des hommes dégueulasses. Non, y exagère celui-là. Ça, je veux pas ! On dirait que ça l'excite que je veuille pas. Va retrouver ta femme et tes enfants, espèce de pédophile ! C'est assez la porno pour aujourd'hui. Je ferme le magasin ! Tous pareils. Y sont gentils, doux, des enjôleurs. Y commencent par te dire ce que tu te meurs d'entendre, qu'ils aiment ta personnalité, qu'ils te trouvent intelligent. Y rient de tes bons mots. Y t'écoutent sans t'engueuler, ce que les parents font jamais. Toi, t'es content, y a quelqu'un qui te trouve beau et bon et qui te le dit. Pour quelqu'un qui manque d'assurance, c'est un baume sur

l'estime. Et pis, un jour, y disent qu'ils aimeraient voir ce que t'as l'air, y te suggèrent de demander une webcam à Noël pour mieux communiquer et pis... t'es pris au piège genre. J'avais juste treize ans, je pouvais pas savoir que j'embarquais dans un réseau de pédos. Je savais même pas ce que c'était. J'avais entendu le mot, mais de là à savoir que c'est une bande de *fuckés* qui aiment les petits gars comme moi... Le premier, y a deux ans, un monsieur fin, un professeur ou quelque chose du genre, marié. Y savait plein d'affaires le *fun*. Y m'encourageait à étudier. Je faisais mes devoirs avec lui sur le Web, y avait le tour avec moi. C'est pour lui que j'ai demandé une webcam à Taine. Y voulait mieux me connaître. Y restait à Québec, on pouvait pas se rencontrer, ça fait qu'on s'est vus à travers une caméra. C'était un bel homme, l'air paternel au boutte, pis un jour, ç'a pris du temps, le temps de m'amadouer, y m'a demandé d'enlever ma chemise... Moi, je voulais juste lui faire plaisir. Y était tellement fin pis doux avec moi. C'était rien enlever ma chemise, que je pensais. Y m'a envoyé un vingt par la poste... la poste restante. J'ai toujours détesté demander de l'argent à papa. Pour chaque cenne qu'il me donne, y me fait un discours sur l'argent-qui-pousse-pas-dans-les-arbres. Ça fait que... j'ai gardé le vingt ! J'ai été super cave ! Je suis un super débile, mais là je suis devenu accro genre. Je peux pas me déprendre de ça. Faut que je le dise à Taine, qu'elle m'aide à me sortir de cette habitude de montrer mon cul pour de l'argent. Je peux pas lui dire, elle va plus m'aimer. Son Éric qui fait de la porno ! Je vais l'écœurer ben raide. Si j'étais pas un gars, je m'assois dans un petit coin, pis je braillerais comme un veau.
